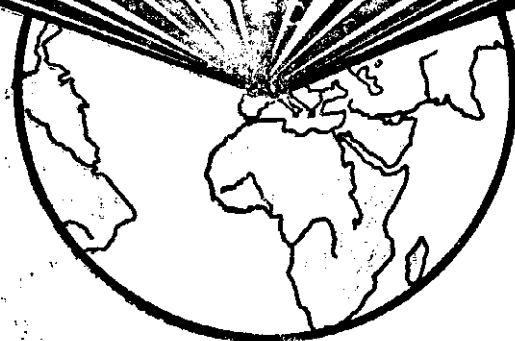


CYCLO-CAMPING INTERNATIONAL

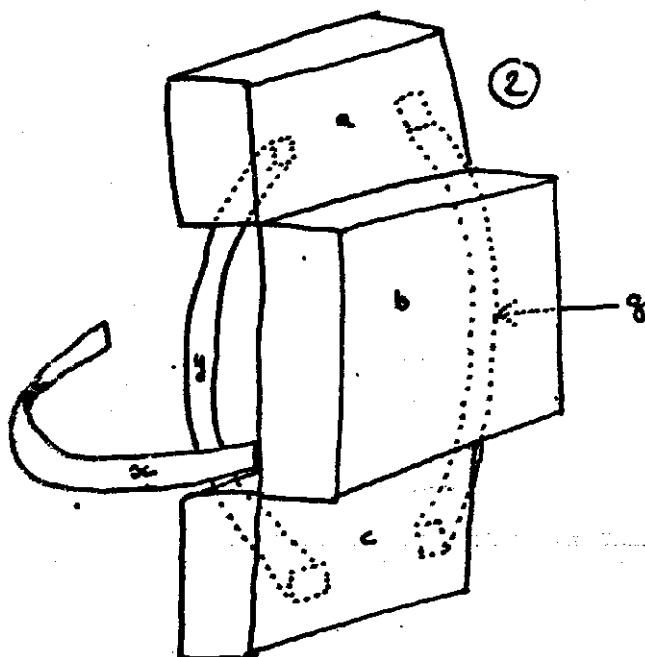
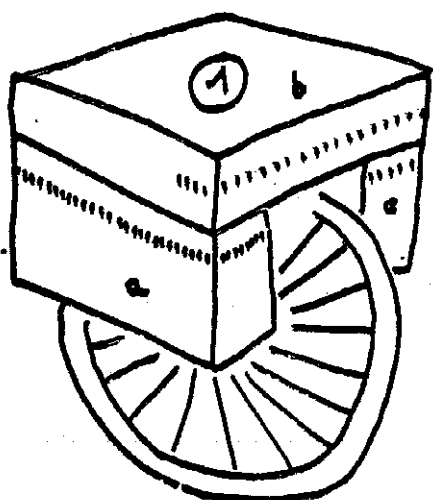
N° 4



NOVEMBRE 1982

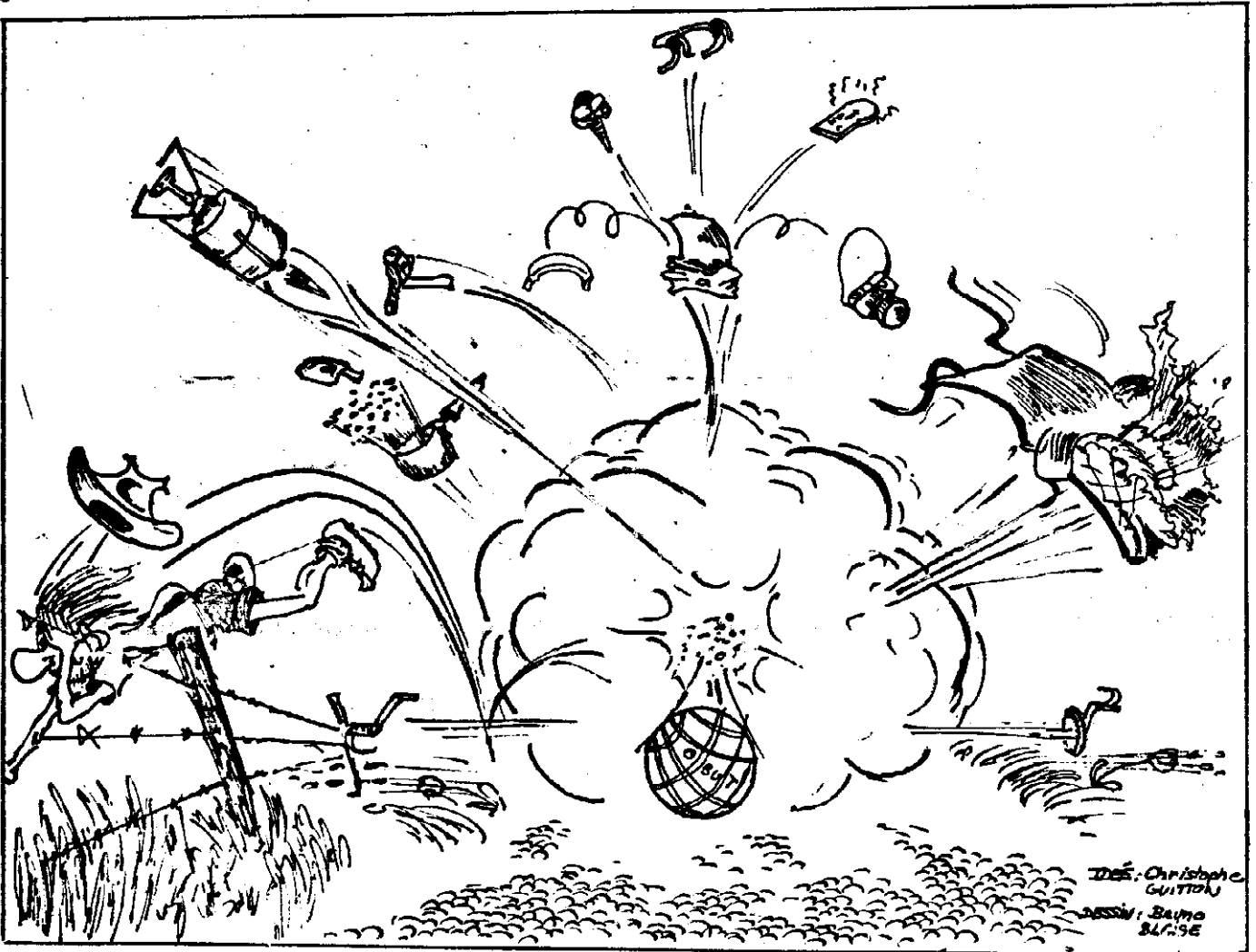
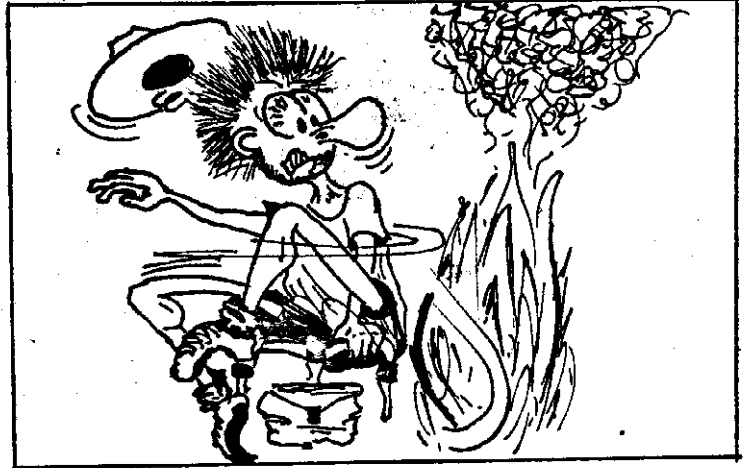
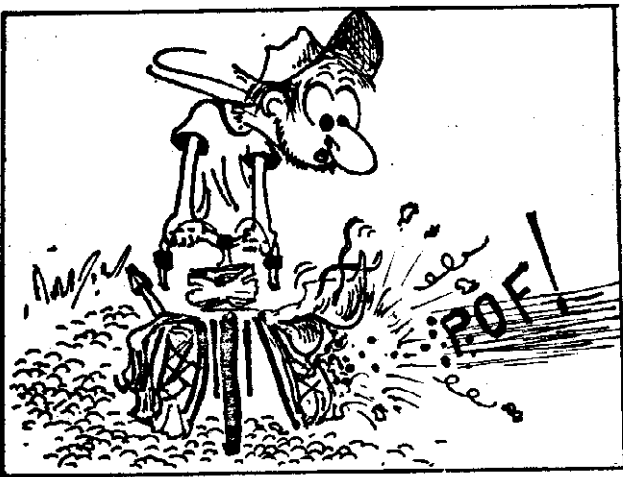
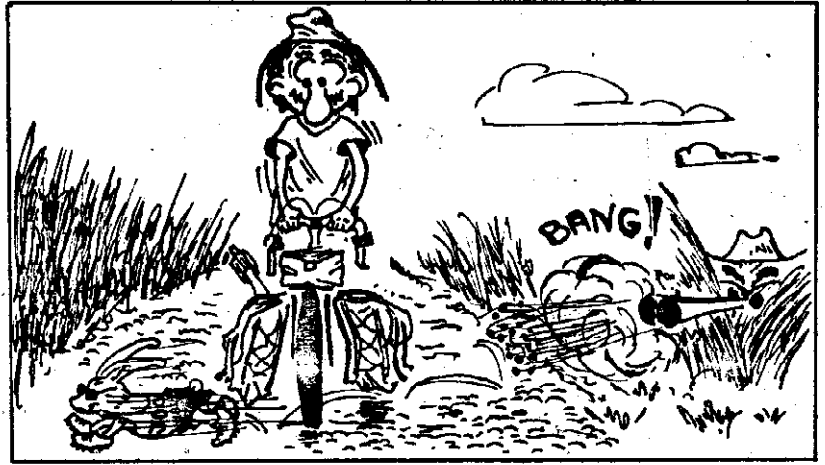
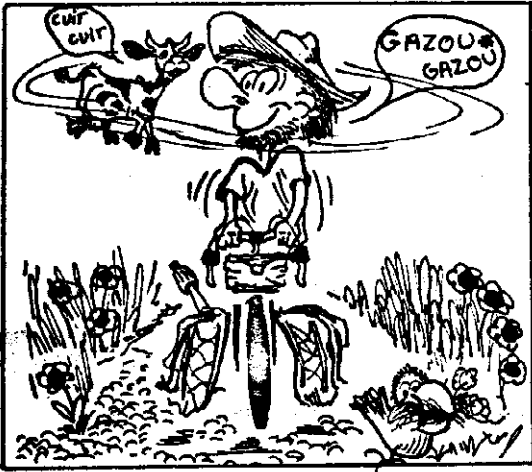
"IMPRIMÉ PAR NOS SOINS"
TRIMESTRIELLE/SF
D. PRODUCTION PHIL. ROCHE

Modification du matériel



Kefac fait des sacs à dos qui ont un sac de chaque côté et un grand au dessus (cf dessin n°1). En dépliant a, b et c on obtient le dessin n°2. J'ai cousu ensuite une ceinture (x) et deux bretelles (y et z) et obtenu un sac à dos très agréable à porter.

manifestation d'un banquier certain



ALASKA

000

Lettre de l'autre groupe actuellement en Amérique du nord, écrite à la mi-août depuis l'Alaska.

Quelques nouvelles de "Cyclo-campeurs internationaux" au Canada actuellement. Eh bien elles sont excellentes : il fait chaud dans le grand Nord, sec dans le Yukon, il y a du vent dans le dos en Colombie Britannique et pleins d'excellents poissons dans les lacs et les rivières sur le chemin.

Commençons par le commencement. Notre itinéraire: Anchorage - Mac Kinley Park - Denali Highway - Fairbanks - retour sur Delta - Tok - Dawson - White Horse - Haines - Skagway - Prince George. Voilà pour le moment ! 5400 km à vélo, 10 semaines de route. Nous allons maintenant continuer sur des itinéraire plus connus à travers les Rocheuses pour finir à Rio de Janeiro ! Tout un Programme...

Comment c'était ? Fantastique bien sûr !!! En Alaska certaines routes n'ont aucun intérêt : c'est le cas de la Alaska Highway de Fairbanks jusqu'à la frontière canadienne par exemple. Par contre à conseiller : la route du Mac Kinley Park (attention la circulation est limitée au nombre de places dans les campings. Venir tôt... La Denali Highway est superbe, peu connue. Nous avons pu y photographier des caribous à 15 m et pleins d'autres animaux du même genre (orignal, castor, pocs épics, gophers, ours, aigles...). Ne pas oublier une canne à pêche télescopique quand on va dans ces coins. Ce serait dommage.

Pour camper : dans le Yukon et en Alaska, aucun problème. En Alaska les campings publics sont gratuits et bien aménagés, dans le Yukon ils sont payants (25 \$ par an et par tente) mais rien n'empêche de camper n'importe où. On peut faire du feu partout, sans problème (attention tout de même aux feux de forêts). Nos deux premières cartouches de camping-gaz ont fait 6 semaines, et nous faisons cuire quelque chose 3 fois par jour. En Colombie Britannique c'est un peu plus compliqué, certains campings sont gratuits (rares). Par contre comme il y a plus de gens, le bon système est d'aller frapper aux portes. Dans un ranch il y a toujours un coin pour une tente de cycliste. L'accueil est fantastique, surtout au Canada. Notre séjour au Yukon restera de ce point de vue un sacré souvenir. Nous allons de rencontre en rencontre. Pourtant il n'y a que 25000 habitants au Yukon (presqu'une fois et demi la France) (et beaucoup plus de 25000 ours !)

Pour le "ravito", il faut bien calculer, surtout si on évite restaurants et motels, comme c'est le cas de la plus part des cyclos campeurs internationaux. Sur toutes les cartes il y a le nombre d'habitants des villages. Attention certains points en Alaska sont en gros sur la carte, mais il peut n'y avoir rien du tout. Par exemple Paxson = 1 hôtel et c'est tout. Au Yukon c'est encore pire. Il y a des villages abandonnés plus souvent encore que des villages existants !! Bien vérifier la date de publication de la carte. En moyenne compter 3 à 5 jours d'autonomie, parfois plus, même avec une canne à pêche. Pour la Dempster Highway, entre Dawson et Inuvik sur 600 km il n'y que deux motels hors de prix qui ne vendent pas d'alimentation à emporter. Vu l'état de la route il faut compter 7 jours d'autonomie. Ça reste possible et c'est fantastique je vous assure. Cette route est mon meilleur souvenir de cyclo à ce jour. Au passage on n'y récolte deux cols (North Fork Pass et Rat Pass) qui font bien dans une liste malgré une altitude modeste (1200 m et 14-1500 m). Et on finit chez les Indiens Loucheux, puis aux pays des eskimos et du pétrole (surtout !).

Pour les cols, il n'y en a pas beaucoup. Ne pas compter sur les récoltes du genre Corse ou Vosges. En 5400 km de montagnes et de collines nous comptons 12 cols, plus deux monts. Mais ça vaut la peine tout de même croyez-moi.

Et si vous voulez voir les Indiens pêcher le saumon à la gaffe, ou essayer la viande d'orignal ou de caribou, ou profiter d'un bon abri pour les vélos pour faire un peu de canoë : alors venez essayer aussi.

Le climat ? Il peut faire très frais début juin, fin mai (5 à 10° le jour, 0 à -5° la nuit). Mais sinon dans l'ensemble c'est pas mal. Nous avons eu 2 jours de pluie du 20 juin au 5 août et passé le cercle polaire par 31°C à l'ombre (sans ombre). Il pleut plutôt moins au centre de l'Alaska ou au Yukon qu'en France, mais ce sont surtout des pluies d'été tout de même.

Les moustiques ? Il existe d'excellents repellents ici (les meilleurs sont en pulvérisateurs -on peut ainsi en mettre aussi sur les vêtements et éviter de se faire piquer à travers le maillot ou le cuissard). D'ailleurs on s'habitue très bien. Mais enfin il y en a pas mal, surtout jusqu'à la mi-juillet.

Prix ? Tout est très cher. Surtout légumes, fruits, produits laitiers. Un litre de lait (un quart = 900 ml) vaut 7-8 frs en Alaska, un kilo de pommes 12-15 frs au Yukon. Si vous trouvez des patates à moins de 8 frs le kilo, allez y sans hésiter. Par contre la Colombie Britannique est plus raisonnable, bien qu'un peu plus chère qu'en France.

L'eau ? Avoir une certaine autonomie. Nous avons deux gourdes d'un litre sur porte-bidons sur le cadre, plus un bidon plastique de 4 litres chacun. Dans la plupart des coins il n'y a pas de problème, mais parfois... (centre de la Dempster ; route de Dawson à Whitehorse...).

Voilà tout est à votre disposition. J'espère qu'il y aura des amateurs et que nous leur aurons donné envie. Mon compagnon de route est Dominique Jeune.

Loïc DUPRE LA TOUR

POURSUITE en MONTAGNE

Jeudi 16 Août 1979 : Il y a deux jours, dans la descente du Passo Vizze, un muletier austère à la frontière italo-autrichienne, j'ai cassé mon axe de pédalier. Aussi, hier, tandis que les copains s'élançaient à l'assaut du Gerlos pass, j'ai gagné Munich en train. Aujourd'hui, après avoir sillonné la ville, j'ai fini par trouver un axe français. Cet axe n'est pas très long et après essai des différentes combinaisons, il a fallu supprimer le plateau de 40 dents, pour ne conserver que la paire 52-28.

Il est à présent 18 h 30 et, la pluie se calmant, je quitte le camping de Thalkirchen. A Hofolding, c'est la douche. Je m'arrête et remplace le 53 dents par le 40 dents qui compte-tenu de la charge et de l'emploi de la dynamo, commençait à faire défaut. Il fait désormais bien nuit, la route serpente dans les collines et permet, malgré la pluie, quelques belles échappées sur la vallée de la Mangfall.

A Bad-Aibling, le cafetier originaire de Cortina d'Ampezzo chez qui je prends un crème me considère avec étonnement. Il faut dire qu'il est 22 h, qu'il pleut à verse et que le caleçon blanc détonne dans la tenue cycliste. De plus, je prétends être à la poursuite d'un groupe de jeunes cyclistes français dont la progression m'est connue par des mots laissés dans des endroits convenus à l'avance. Pour cela, j'avais d'ailleurs, sur mon vélo muni de grosses sacoques, escalader le Grossglockner et autres étouffe-cyclos dans quelques heures.

Au poste frontière avec l'Autriche, il est 0 h 30, il n'y a pas un chat et le douanier conserve ma carte d'identité pendant dix minutes. Il est vrai que 90 % des véhicules qui l'ont croisé dans la soirée ont manqué, par leurs phares éblouissants, l'en-

voyer au fossé, le cyclo prend parfois la mentalité du terroriste international.

J'attaque bientôt, sur du billard, la première véritable difficulté de cette nocturne. A Ellmau, à 830 m d'altitude, il pourrait y avoir un panneau de col mais je ne m'en préoccupe pas et plonge sur Saint Johann im Tyrol. Il est 2h 30, la gare est accueillante, c'est l'occasion de se nettoyer et d'engloutir quelques provisions. Requinqué par cette pause, j'avale facilement le Briesenpass, passage pas bien méchant, emprunté au demeurant par la ligne de chemin de fer Kitzbühel-Zell. Tout à l'heure, j'avais cassé un câble de dérailleur et ici dans la descente, j'enregistre une première crevaison. Cet arrêt casse mon rythme et à Saalfelden, je m'assoupis sur une pile de bois.

Le froid matinal me réveille. Il pleut plus^{ne} mais les premières lumières du jour montrent un ciel très bas. Je traverse Zell am See encore endormie et atteins Brück -755 m- peu avant 7 h. Ici, on est au pied proprement dit du Grossglockner. Je mange tranquillement en espérant qu'il ne fera pas trop froid là-haut.

Jusqu'au Hochtloch -2505m-, il y a 33 km. Tout d'abord 10 km de fond de vallée presque plats, la route étant coupée par endroits par les torrents qu'ont provoqué les pluies incessantes. Ensuite, d'un seul coup, la pente accuse 10-20 %, puis se calme à nouveau pour atteindre Ferleiten -1151m-. Au poste de péage, on ne peut me renseigner sur le passage éventuel d'une dizaine de cyclistes. Le brouillard fait son apparition. Il reste 19 km jusqu'au Hochtloch pour une pente moyenne de 7 %. Je ne m'inquiète pas mais en fait, c'est très raide ; comme en témoigne l'altitude portée sur les bornes, la pente est constante à 12%. Après 4 ou 5 km, je m'arrête à un point d'eau salutaire. Sur le 28x28 sans mouliner, ça n'avance pas bien vite et j'apprécie d'être seul. La route semble dessiner quelques lacets mais la purée de pois est parfois trompeuse.

D'un seul coup, à plus de 2000 m, le brouillard s'éclipse : une mer de nuages apparaît. Je suis bientôt encouragé par des automobilistes franc-comtois, aussi c'est au sprint que j'avale les derniers lacets du Fusser Törl. Il s'agit d'un premier col à 2407 m avec chalet restaurant, où les cars commencent à déverser des flots de touristes. Le Hochtloch est encore distant de 6 km, ce qui explique le fort pourcentage de la route que je viens d'escalader.

Il est 10 h 30, il fait très beau et la forme semble revenue. Ça ne va pas durer : la route descend à 2260 m avant de remonter le Hochtloch -2505m-, bâché un maximum, j'entame la descente et perce à l'avant. Je répare en essayant de rester calme.

Tout en surplombant la vallée, la route, abrupte de ce côté-ci du col aussi, déroule ses lacets dans de somptueux alpages. Il est seulement dommage de dévaler 1500 m de dénivellation en 18 km -avec en plus un kilomètre de faux plat montant- pour se payer ensuite 20 bornes de fond de vallée avec vent de face, surtout quand on connaît sa quatrième crevaison de la journée.

Puis, le coup de grâce. A Winklern un truc sans nom : 3 km à 10% pour atteindre l'Iselsberg sattel. Je m'arrête au milieu de la bosse, essaie vainement de découvrir un trou dans la chambre avant, et engloutis finalement le contenu de mes bidons à une vitesse inversement proportionnelle à celle à laquelle je me hisse au sommet du col. Je gagne ensuite Oberdrauburg et je me jette à l'intérieur de l'épicerie.

Bien revigoré et prêt à passer en Italie dès ce soir, c'est en pétant le feu que j'attaque le Gailberg sattel. Au bout de trois bornes, deux rayons rendent l'âme, la roue frotte contre le garde boue, les bases, la dynamo, et les patins de freins.

Un peu contrarié dans ma progression, je fais halte à Kötschahh, et apprends à la gare, que mes copains sont passés six heures plus tôt sèlement.

A signaler qu'au camping, où il y a de l'eau et la douche chaudes, le cycliste n'a rien à payer.

Samedi 18 août 1979 : Je passe la matinée à requinquer mon vélo, aidé pour cela par un mécanicien manchot d'une serviabilité peu commune. Je pars à 12 h 30 et escalade facilement les 650 ou 750 mètres de dénivellation du Flöckenpass, col des plus irréguliers avec des passages à 13% et dont la descente, côté italien, est longtemps mal revêtue.

A Paluzza -600m-, j'oblique à 90° sur la droite, abandonnant la route d'Udine pour emprunter la charmante petite vallée qui via le Colle la Valcade (950m), me conduit à Comeglians (600m) où j'arrive à 16 h, située au pied du Lavardet.

Le Lavardet est un col très agréable : la traversée d'une succession de petits villages rappelle la montée du Peyresourde par Luchon, puis après 900 m d'altitude, on monte dans les bois. Des champignoneurs italiens enthousiastes m'offrent une bière après m'avoir encouragé aux cris de Forza Hinault. Du col, partent deux routes maletières : l'une vers l'Ouest puis le Nord, l'autre vers le Sud puis l'Ouest. C'est la deuxième qui me conduit à la Sella Ciampigotto -1797m- où je retrouve le goudron. Je plonge ensuite sur Laggio où j'arrive à 19 h 30. Le mot sur la pancarte m'apprends que j'ai six heures de retard et que je trouverai le prochain mot à la gare d'Ubbiaco.

Evitant le passo del Zovo, je rejoins San Stefano et m'attaque, dans la nuit noire, au Croce Comelico, un col régulier, paisible, dont seule la lumière jaune d'une dynamo vient troubler la quiétude. A 23 h, je suis au sommet; il y a quelques constructions et, me semble-t-il, un hôtel assez chic. A Dobbiaco quelques mots elliptiques m'apprennent que mes copains couchent du côté d'Olang, à 15-20 bornes de là.

Une fois sur place, j'emprunte la route de Stalle et entreprends, à la loupiote et au petit bonheur, la recherche de quelques tentes. Au bout d'une demi-heure, et non sans avoir bataillé, un point brillant bien caché derrière une haie touffue semble se refléter dans le faisceau de ma lampe électrique. C'est effectivement un garde-boue de vélo et il y a d'autres vélos et quatre tentes à côté. Il est 1 h 30 du matin et je ressens un bonheur assez intense...

C'est une sensation moins agréable quand à six heures trente, Olivier me tape sur l'épaule. A 7 h du matin quatre cyclistes attaquent le Passo Stalle. Comme parfois, le train est soutenu et j'impute au fait de ne disposer que du 40x14 comme grand braquet, de n'arriver que troisième au sommet.

Il y aura encore le Furcia et le Limo dans la journée, mais la poursuite est bien finie et les étapes "cool" vont à présent se succéder.

Marc LIAUDON

LE VELO ET LA CHINE

Oui il est possible de cycler en Chine de façon indépendante en faisant son propre itinéraire. Toutefois vous devrez être débrouillard : d'abord vous sollicitez un visa à Hong Kong, puis à l'arrivée en Chine vous retirez un permis de voyage au bureau de la Sécurité Publique. Nous n'avons rencontré aucune difficulté. Je joins le récit de notre voyage.

Dr Clifford L. Graves

En novembre dernier nous atterrissions à Pékin pour effectuer un périple à vélo en République Populaire de Chine. Nous avons voyagé de façon indépendante, en établissant notre propre itinéraire et avec une occasion inégalée de nous mêler et d'observer. La taille de la Chine nous interdisait de parcourir chaque kilomètre à bicyclette. Notre stratégie fut de cycler dans les régions intéressantes en prenant l'avion pour aller de l'une à l'autre. De cette façon nous avons fait du vélo entre Pékin et Hebei, entre Shanghai et Nankin, dans les villes le long du Yang Tse de Chungking à Wahan, de Guillin à Nanning et de Canton à la colonie portugaise de Macao. Au bout du compte, environ 1600 Km par route et 5600 Km par air. Nous avons nos propres bicyclettes et nous avons pu les enregistrer gratuitement sur les bateaux, trains et avions. Nous avons fait notre périple sans guide ni interprète, sans problème.

Il n'était pas difficile de trouver un logement, les grandes villes ont des hôtels pour les étrangers, les bourgs et villages des auberges, pas idéales mais décentes. Par exemple dans le village de Chaouchou nous fûmes surpris par la nuit. En regardant autour de nous nous avons aperçu un petit immeuble qui semblait être une auberge. C'en était une, bien qu'elle n'eût que quatre chambres. Des américains appelleraient cela une "mom & pop opération" (Ndt : comprenne qui peut !). Nous étions les seuls clients, aussi toute la famille s'est occupée de nous. Une des filles allait montrer à Catherina-ma femme-le chemin des toilettes, qui consistaient en une tranchée. Mais la mère avait une autre idée : "Oh ! Ne l'emmène pas là ! Ceux de la rue sont bien mieux !"

Aucun problème pour trouver des restaurants : soit nous les voyions, soit nous demandions. Il est surprenant de constater à quel point vous vous faites bien comprendre avec quelques gestes. Nous n'eûmes jamais faim bien que nous fûmes quelquefois "thrown for a loss" (voir Ndt précédente). Quand nous demandions du poulet nous l'obtenions toujours en petits morceaux, avec les os. Fatigués de retirer ces derniers avec les baguettes, nous commandâmes un poulet entier. Le cuisinier attrapa un volatile vivant dans un panier et nous le montra. "Est ce que ça ira ?" Nous acquiesçâmes et une demi-heure plus tard il apparut sur un plat. Il avait été légèrement cuit et doré, absolument intact : tête, cou, ailes, tous dans leur condition naturelle. C'était vraiment un poulet "entier". Quelques restaurants exhibent les animaux qu'ils vont préparer pour vous. Vivants, ils sont gardés dans des cages de fil de fer pour inspection. De cette manière, nous avons mangé du civet de chat, de blaireau (Ndt : notre nanard national ?), du tatou, du fourmillier et même du lézard. Les chinois ont aussi un chien qu'ils élèvent uniquement pour la table. Nous avons vu un grand nombre de ces chiens dans les rues mais nous n'en avons jamais mangé. Au moins nous n'aurons pas connu cela !

Comment avons nous fait pour ne pas nous perdre ? Le premier élément nécessaire est une bonne carte routière, qui est difficile à trouver. Chaque fois que nous sommes entrés dans une librairie on nous a montré des cartes générales trop peu précises pour circuler. Peut être les chinois n'emploient ils jamais de cartes routières ? Heureusement nous avons acheté des cartes topographiques de la Chine à l'échelle de 1/1000000 avant de quitter San Diego. Bien que pas idéales elles furent extrêmement utiles. En fait, sans elles nous aurions été incapables de faire ce voyage.

En demandant notre chemin, nous nous sommes vite rendu compte que notre prononciation des noms des villes chinoises était souvent inintelligible pour les chinois. Souvent les noms ont des variantes phonétiques. Par exemple la ville de Laipin est prononcée Leïpine, Leïbine, Lapina ou Leïbina. Le plus petit accroc fera secouer la tête à un chinois, si bien que nous avons adopté une autre tactique.

Au matin, avant de partir, nous étalions notre carte sur le bureau de l'hôtel et nous montrions notre objectif. Puis nous demandions à l'employé d'écrire en chinois les noms des villes et villages que nous devions traverser. En route, chaque fois que nous avions un doute nous montrions notre papier à un passant. Il étudiait la chose, souriait et nous montrait la direction.

Notre premier jour à Pékin fut une éducation. Nous avons retenu dans un hôtel modeste, à un pâté de maison d'un grand boulevard. Le spectacle était unique: des centaines de cyclistes descendaient l'avenue dans une formation mouvante allant de la solide phalange au libre déploiement en tirailleurs. Sur cette large chaussée les camions et les bus ne disposent que d'une allée centrale, les cyclistes se partageant le reste de l'espace disponible. Vieux et jeunes, rapides et lents, habiles et malhabiles, tous s'accrochent à leur morceau de route au prix d'incessants coups de sonnette. Le seul moment où cette formidable armée rompt sa formation est celui où un bus doit s'approcher du trottoir. La première fois que nous vîmes un bus foncer sur la ligne ininterrompue de cyclistes, nous frissonnâmes. L'accident semblait inévitable, mais au dernier moment le chauffeur attrapa son micro et diffusa un message incompréhensible pour nous mais plein de sens pour tous les autres. La ligne se divisa le bus se faufila et nous respirions.

La scène devint plus chaotique la nuit tombée. Les lumières de la rue dansaient, les bus n'utilisant que les lanternes et les cyclistes roulaient sans lumière. Le résultat était une mer d'obscurité ponctuée de fantômes en route vers dieu sait où. La seule chose à laquelle je puisse comparer cela est la relève de la garde à Buckingham Palace dans l'épais brouillard londonien. Insouciant nous nous sommes laissé fasciner par la cité. En Mexique, les rues sont réservées aux voitures. En Chine elles sont réservées aux gens. Des centaines de personnes quelle que soit la direction où porte le regard. Ils vivent dans des appartements chaque famille a son propre deux pièces, séparées par un rideau et éclairées par une ampoule de 25 watts nue. L'eau est fournie par une pompe à proximité et chaque appartement a ses lieux d'aisance. Le contraste est énorme avec les hôtels des touristes, dont le "Pékin" est le plus gros. Il a des milliers de chambres et il occupe un bloc d'immeubles entier. L'atmosphère qui y règne ne peut être qualifiée que de pesante. Les couloirs sont ternes et la salle à manger morne pour toute élégance.

Nous avons pu constater que la bicyclette est le moyen de transport idéal à Pékin. A vélo vous pouvez vous arrêter, regarder et écouter à volonté, un privilège qui est refusé aux passagers de taxis ou de bus. De toute manière à Pékin les taxis sont difficiles à saisir et les bus peu engageants. Bien sûr vous pouvez marcher, mais vous ne verrez pas tout le panorama. En vélo, vous voyagez sans bruit ni fumée ou autre nuisance, et vous vous fondez dans le paysage. Il y a aussi une délicieuse sensation de liberté qu'on apprécie d'autant plus qu'on la paie d'efforts.

Au bout d'une semaine dans la capitale chinoise, nous avons pris l'avion pour Chungking, 1600 Km à l'intérieur, avec l'espoir de trouver un bateau qui nous remonterait à travers les gorges du Yang Tse. La chance était avec nous et au lieu de devoir emprunter un des grands navires qui transportent des centaines de passagers dans des degrés de confort variables, nous avons trouvé place à bord d'un petit bateau qui transporte seulement quarante passagers en cabines particulières, avec bains et fenêtres panoramiques. Les quatre jours suivants nous trouveront assis, émerveillés par le spectacle de la rivière qui se déployait sous nos yeux. Troisième fleuve du monde après le Nil et l'Amazone, le Yang Tse se resserre pour passer dans une série de gorges entre Chungking et Ichang. Sur ce parcours la rivière rétrécit alors que le courant s'accroît et le capitaine (1) navigue à l'aide de balises rapprochées. De Suhan, le terminus de notre bateau, nous prîmes l'avion pour Nanking, puis nous avons rallié Shanghai à vélo, soit environ 500 Km. Nous avons alors continué par air jusqu'à Guilin et nous avons alors traversé à bicyclette une série d'étranges formations calcaires jusqu'à Nanning. Après une semaine encore sur les chemins écartés du delta de la Rivière des Perles, nous arrivâmes à Macao où pris fin notre voyage.

(1): NdT: Il s'agit sans doute du Grand Timonier. Ouaf, ouaf, ouaf!

Les grandes routes sont pavées mais défoncées et extraordinairement bruyantes. Apparemment tous les conducteurs de camion éprouvent le besoin de vous prévenir de leur arrivée imminente. Ils le font en klaxonnant non pas une fois, mais une douzaine ! Le vacarme est "stressant" (Ndt: tant pis pour le fraglais, nous ne sommes pas encore en habit vert.) mais on l'accepte car il y a tant à voir, spécialement les gens au travail où que l'on porte le regard. Les routes chinoises constituent des microcosmes de cet immense pays au style de vie unique.

Dans la campagne les champs de riz sont investis par les travailleurs. De temps en temps vous apercevez une commune au loin, ou vous entendez son bruit. Sur la route un paysan emmène ses produits au marché. Il utilise un tricycle très haut chargé. Une femme émonde les arbres du bas coté. Un gamin de dix ans conduit un buffle d'eau. Une fille tourne la manivelle d'une machine à décortiquer le riz. Un moulin à papier utilise la force d'une roue à aubes. Une vieille femme déplace deux lourds seaux sur une perche. Elle pose les seaux pour se reposer et vous vous rendez compte que vous ne pouvez même pas soulever un seau ! Un potier exerce son art dans un appentis au bord de la route. Les portes des écoles s'ouvrent et une vague d'enfants déferle sur la route. Un vélo arrive vers vous mais vous ne voyez pas son conducteur, caché derrière un chargement qui dépasse sa tête. Puis une étrange vision: un petit garçon transportant un suaire plus grand que lui. Nous nous sommes arrêtés pour le questionner et il nous emmena jusqu'à une commune voisine où un enterrement avait lieu, à grands renforts de parents larmoyants et de pleureurs vêtus de blanc. Partout, des bruleurs d'encens. Nous présentâmes nos condoléances et partîmes rapidement. Pour échapper au bruit nous cherchions un chemin détourné et en général nous le trouvions. Mais alors se posait un autre problème: comment garder notre route ? Un jour nous roulions sur un chemin entre Liouchou et Laipin. A peine plus grand qu'un sentier il nous fit traverser de longs kilomètres de rase campagne. De temps à autres nous apercevions un village au loin. Tout l'après midi nous pédalâmes dans un isolement complet et un silence absolu, céleste. Nous demandions aux quelques travailleurs dans les champs: "où est Laipin?" Ils montraient une direction du doigt. Plus tard nous avons découvert qu'ils pointaient dans une mauvaise direction, ou qu'ils ne nous comprenaient pas. Bref, la nuit tombée nous étions toujours à des lieues de toute ville. Le chemin était désormais désert, nous ne pouvions rien faire d'autre que de continuer. Après plusieurs heures de pédalage sur un chemin à peine discernable, nous vîmes une lumière. Elle provenait d'une cabane de mineur. Toc toc... La porte s'ouvrit. Pandémonium (que chacun consulte son petit Larousse) Le mineur nous guida jusqu'à un village voisin qui, par chance, avait un hôtel.

Nos cartes nous ont aidé à trouver ces chemins, mais seulement de façon générale. Ainsi nous avons repéré un chemin à travers le delta, entre Chiangmen et Chungshan. Le début fut facile. Nous traversâmes la rivière à Chiangmen en sampan et nous partîmes. L'étroit sentier avait une surface de terre battue qui convenait vraiment mieux au cyclisme que les nationales pavées. Dans le village de LHO, 16 Km plus loin le chemin semblait prendre fin dans une cour de ferme. Nous cherchâmes un moyen d'en sortir. Rien. Dans de pareils cas et d'après notre expérience, il était possible de trouver de l'aide à l'école du village où généralement il y avait au moins un professeur qui parlait un peu anglais. Nous lui expliquâmes notre problème et lui demandâmes d'écrire les noms des villages. Il s'exécuta, mais il faisait maintenant si sombre que nous dûmes rester la nuit. Le lendemain matin, sous un ciel pur, nous prîmes le départ. Notre chemin conduisait au sommet d'une digue et là il s'y maintint longtemps. Les digues sont nombreuses dans le delta et elles supportent toutes un chemin. Souvent nous arrivions à un point où de nouvelles digues partaient dans des directions différentes. Alors nous attendions jusqu'à ce que nous puissions questionner quelqu'un. Bientôt nous fûmes dans un tel labyrinthe que nous nous demandions comment trouver le chemin du retour. Mais nous avions un souci plus pressant: la carte indiquait que nous aurions à traverser une large rivière mais nous ne savions pas comment nous allions nous y prendre. Le chemin rétrécissait. Nous escaladâmes des obstacles, nous tîmes en équilibre sur des ponts de planches de deux ou trois pieds de large, nous nous engageâmes dans quelques mauvaises directions. Nous finîmes par tomber sur un jeune à bicyclette qui nous fit signe de le suivre. Pendant une heure nous avons roulé en file indienne dans un silence complet. Enfin la rivière était là et notre gui de nous laissa.

Nous sommes descendus jusqu'au lit de la rivière. Soudain, ma femme saisit mon bras et désigne quelque chose sur l'eau. De l'autre berge, un sampan venait dans notre direction. Comme il s'approchait, nous vîmes qu'il était propulsé par une femme d'une cinquantaine d'années. Frénétiquement, nous fîmes des signes. C'était inutile, elle nous avait vus. Le sampan toucha terre. La femme tira une planche juste assez longue pour embarquer. Ce qui fut fait. De l'autre côté, nous lui demandâmes combien nous lui devions " cinq centimes " dit-elle. Nous lui donnâmes un Yuan et disparûmes sur nos bicyclettes. Ce soir là nous étions à Chungshan.

Mais seulement à ceux qui possèdent un coeur intrépide, savent fermer leurs oreilles au bruit et rester d'aplomb sur leurs pieds.

Dr Clifford L. Graves

(traduit tant bien que mal de
l'Anglais par A. Claisse)

YOUGOSLAVIE ...

En comparant l'article du CCI n° 1 et notre périple à travers la Yougoslavie on se demande s'il n'y a pas une sacrée différence de mentalité entre les deux routes verticales traversant le pays. Mon frère et moi avons traversé la Yougoslavie par la route côtière, aussi vite que l'on a pu afin d'éviter ce pays d'arnaqueurs où le touriste est à estamper et où le vélo n'a pas l'air d'emballer les indigènes. La première fois que l'on m'a refusé de l'eau c'était dans ce pays. Pas tellement moyen de se faire servir dans un petit restaurant, on s'aperçoit vite que l'on gêne et que notre présence amène un surcroît de travail. Là tout se paie, même la tartine de pain rassis demandée en rab. Heureusement la magnificence des paysages nous fera oublier ces déboires. Ce pays nous a au moins permis de rencontrer Scoblar, ancien entraîneur de l'équipe de foot de Marseille ! Les tarifs annoncés dans le CCI sont stupéfiants. Ont-ils changés à ce point en deux ans ? La vie sur la route côtière était effrayante, basée d'après nous, sur le mode de vie des Allemands qui jouissent d'une monnaie bien supérieure à la nôtre. On n'a jamais mangé autant de pain (souvent rassis mais bon quand même), et il faut souligner qu'ils ont malgré tout d'excellents jus de fruits. Question matériel de vélo on a eu bien du mal à retrouver des rustines, on s'était fait voler les nôtres dans le nord du Pays, et les seules que l'on a réussi à se procurer étaient des rustines pour voitures. Alors que paraît-il, au mois d'août, la circulation est intense sur la route côtière, nous roulions en octobre assez détendus, puisque la route très belle est large et très bien goudronnée. Les Yougoslaves ont quand même la fâcheuse habitude de klaxonner en nous doublant (comme si on ne les entendait pas !) et la plupart klaxonnaient également en nous croisant !

On a donc filé sec au sud pour atteindre la Grèce qui nous est apparue comme un merveilleux paradis. Accueillis par les marchands qui nous glissent quelques pistaches dans la poche avec un clin d'oeil malicieux en nous disant : "Ah, Giscard

d'Estaing, Caramanlis copains" !! Ici l'aubergiste, sur le pas de sa porte, attend le touriste et l'invite à choisir ses plats dans l'arrière cuisine. Tenez, c'était en Crète et on s'arrête pour manger un coup. On choisit le plat, le moins cher. "Copains, copains, Paris Athènes, pas cher pour vous..." nous glisse l'aubergiste. A la fin du repas il faut payer, mais là-bas la vie n'est pas chère, et on se demande la nature du plat qu'on vient de manger. Cette viande était bonne mais étonnante, filandreuse et noire et le cuisinier nous annonce tout bonnement : "Hi Han !"

Grèce merveilleuse où le touriste est attendu avec ses dollards mais est bien reçu. Bien sûr ils oublient souvent de rendre la monnaie, bien sûr, si on ne demande pas le prix d'un café avant de s'asseoir on fait le double mais tout cela ne sent pas la vraie arnaque, la vraie extirpation de nos quelques sous. On n'y vit détendu et on s'y repose. La Grèce est le pays au camping sauvage où les routards, sur la plage, se retrouvent, allument un feu et chantent les Beatles jusqu'à deux heures du matin. On se raconte notre aventure, il s'viennent d'Angleterre, d'Allemagne mais aussi d'Israël, des USA ou du Japon. La Grèce, c'est un pays où il fait chaud mais cette chaleur ne tient pas seulement du soleil. Elle tient des habitants de la façon dont ils nous reçoivent lorsque l'on a besoin d'eau ou d'un renseignement. Allez-y... Vous y retournerez...

Jean L. Tiberghem

COIN DES ESTOMACS

LA GALETTE DE RIZ

Si vous n'avez pas de riz... tournez la page. Sinon prendre un verre de riz (complet de préférence), et le faire cuire... tout simplement. Vous avez un magnifique plat de riz, vous avez gagné ! Ah non j'oubliais, dans un récipient annexe, battre les oeufs (éviter les oeufs durs) puis verser un verre de lait (dans le récipient si possible) et ajouter ce que vous voulez. Par exemple des rondelles de saucisse, du lard, du jambon en petit morceau, du gruyère rapé et du sel.

D'un autre côté, étalez le riz dans un plat ou une poêle pouvant allée au four, arrosez le tout du contenu du récipient et mélangez. Puis applatir la galette pour la rendre compacte avec une palette, un marteau, une enclume, un rouleau compresseur, une météorite bien sentie... Et abandonnez le tout dans votre four pendant un quart d'heure.

Deux coups de palette sur le fond de la poêle et la galette se dénouera, une fois froide, et il ne reste plus qu'à la loger dans la sacoche de guidon à la place du sandwich...

Etonnant non ?

LA BULGARIE

(TOUR DE L'EUROPE)

(...)

On m'en a tant raconté sur ces fameux pays de l'Est que c'est tout de même avec une légère appréhension que j'arrive au poste frontière. Le Yougoslave regarde d'un air dédaigneux mon passeport. Quelques voitures attendent au poste bulgare et sont fouillées. Un douanier m'appelle et je l'aide à remplir des papiers parce qu'il ne connaît pas l'alphabet latin. Puis il me dit de m'écartier pour consulter un fichier. Ensuite il me rend mon passeport et me donne une carte de Bulgarie et... c'est tout. Dix minutes pour passer la barrière qui rebute tant de touristes. Pas la moindre fouille. La route récemment refaite est excellente mais interdite à la circulation cycliste. Comme il n'y a pas d'autres routes, je continue. Dans les pays de l'Est, tout ce qui est interdit aux cyclistes et qui peut s'appeler une route est rappelé par un panneau. Mais personne n'y attache la moindre importance. J'arrive à Slivnica, village hors du temps, tout y est archaïque. Peu de magasins mais beaucoup de gens dehors et pourtant pas de bruit, aucune animation, les gens sont tristes, les maisons sont ternes, les rues sont ternes. On dirait que tout est pris sous une chape qui ôte toute spontanéité et joie de vivre et qui agit non seulement sur les individus mais aussi sur ce qui les entoure. Quand on vient de Yougoslavie ça surprend puis on s'habitue. En tous cas le camping est fermé et il n'y a pas à discuter. Les ennuis continuent. En Bulgarie, non seulement le camping sauvage est interdit et efficacement réprimé mais de plus il faut pointer mon visa chaque soir dans les lieux où l'on passe la nuit.

Et me voici en route pour Sofia. Très peu de voitures, quelques camions, beaucoup de militaires. A l'entrée de Sofia, un milicien me fait comprendre de continuer tout droit : il est placé juste sous le panneau bien connu représentant un vélo entouré d'un cercle rouge! Pour le camping, il s'en battait les flancs. Puis on m'indique en anglais le chemin pour arriver au camping qui est de l'autre côté de la ville. C'est affreusement compliqué et je ne m'en sors pas. Une solution : je vais chercher l'ambassade de France, j'ai l'adresse. Je demande une fois, deux fois, cinq fois, dix fois... En général on ne connaît pas, ou alors on m'indique une vague direction. Enfin j'ai la chance de demander à des gens qui parlent français et qui connaissent. Je parviens devant un grand portail noir. Je sonne. On m'accueille, je suis sauvé. On m'aide, on me conseille sur la vie en Bulgarie, on me dessine un plan pour trouver le camping. Je pars et j'emprunte un morceau d'autoroute à six voies mais avec des croisements, sous la pluie, à la nuit tombante. J'arrive au camping, face à la jeune caissière. Ce qui ne l'empêche pas de me demander pour m'inscrire si je viens en voiture et si je suis seul. Cela m'exaspère au plus haut point, d'autant que cette pratique est généralisée.

Je plante la tente de nuit. Hère qu'on me plaignait de partir seul : j'allais m'ennuyer. Eh bien ! Je n'aurais pas le temps. Partir seul ou à deux ? Seul c'est très bien, pas de contraintes pas de responsabilités vis-à-vis de l'autre, une liberté totale d'aller où on veut, quand on veut, si on veut. Une entraide entre deux compagnons de route est très hypothétique surtout en cas de bris de matériel, ce qui risque d'arriver deux fois plus souvent.

Ce matin je répare ma fixation de sacoches qui n'a pas supporté les pistes yougoslaves avec un rivet, un morceau de cuir et des cailloux. J'en profite pour renforcer les autres. Je récupère mon passeport et la jeune caissière me parle en français. J'essaie d'engager la conversation mais elle se contente de répondre froidement à mes questions.

L'étape est très réduite : 75 km qui me sépare du seul camping que je peux raisonnablement atteindre dans la journée. J'entre dans les Balkans, je passe un col, le Cureski prohod à 968 m. La route est toujours en bon état. Je traverse de rares villages blottis dans la montagne. On me salue, on me fait signe du bord de la route, gestes sympathiques mais réservés. L'environnement montagnéux est très vert, très calme et donne l'impression de liberté qu'on peut éprouver à haute altitude dans les Alpes.

Je trouve facilement le camping obligatoire, lieu autorisé pour accueillir des occidentaux et permettant leur pointage. Il est situé près d'un lac dans une vallée bordée par des hautes montagnes. Accueil, il y a un planning. Après des palabres on m'indique que je peux passer la nuit ici. Maintenant il faut remplir les papiers. D'abord une fiche que je remplis selon les indications que l'on me donne, car avec l'alphabet employé je ne comprends rien de rien. Puis, ça se complique, on ne sait pas quels papiers remplir, comment ? Il est vrai qu'on doit rarement voir un occidental, à vélo de surcroît, en dehors de la saison touristique, dans ce lieu de peu d'intérêt pour les visiteurs étrangers (qui sont presque tous sur la Mer Noire). Et il faudra trois personnes pour venir à bout des formalités. Ensuite on me donne une clef ! Dans ce camping il n'y a pas de place pour les tentes ! Mais seulement une trentaine de petites cabanes appelées bungalows. Le mien est déjà occupé. Quelle organisation ! Mais peut-être est-ce dû au mauvais matériel de bureau. Les cahiers sont vieux et jaunâtres, la présentation me fait penser aux factures d'après guerre (de 44 !). Les bons divers donnés aux clients sont des feuilles de carnet reliées sans prédécoupage. Pour séparer le bon, on tire et il en vient un morceau dont les formes sont très variables. Je m'installe et mets le vélo à l'intérieur. Comme il n'est pas tard je vais faire un petit tour à pied. Il y a un motel et un magasin. Un car arrive. Les passagers en descendent en se bousculant et foncent vers le magasin. Je vais voir et j'entre dans une grande pièce avec de la marchandise exposée et des vendeuses derrière les comptoirs. Mais rien à voir avec les "libres-servises" occidentaux. D'abord on dirait que la marchandise est étalée pour pouvoir remplir les vitrines. Ensuite il n'y pas de présentation attirante pour l'oeil et enfin on ne peut toucher à rien. Le tout est assez rationnel mais une impression de vide se dégage. Je vois des transistors, des calculatrices électroniques (très chères), des vêtements, des fourrures, de la parfumerie et... de la nourriture : des boîtes de conserve de poisson, des biscuits vendus au détail et du beurre. L'essentiel des denrées n'est pas destiné au repas du jour mais à des réserves comme lorsque l'on achète des produits de luxe ou des produits rares en France. Un monsieur court nerveusement d'un côté à l'autre, achète un manteau de fourrure et d'autres habits, va payer fébrilement à la caisse et sort une énorme liasse de léva qu'il compte très agité et va retirer ses achats très excité. La boîte de poisson que j'ai acheté dégage une forte odeur pestilentielle. Je ne la finirai pas et je devrai la mettre dehors par peur de m'asphyxier.

Après une nuit un peu fraîche, je poursuis ma progression dans la montagne. Je traverse une petite ville et j'y fais une halte. J'entre dans un lieu d'où j'ai vu des gens sortir avec de la nourriture. C'est une sorte de café. J'y trouve de la gibanica et une sorte de brioche. Accompagné d'une boisson que je n'ai pas réussi à identifier : c'est à moitié liquide, ça coule difficilement, c'est une pâte marron qui a un très mauvais goût, qui se fioit à la bouteille et que personne ne termine. Je peux dire que dans ce café misérable je suis dans un "autre monde" dont j'étais à cent lieues de soupçonner l'existence avant mon départ.

J'ai moins de peine à trouver mon chemin car j'ai découvert que l'alphabet cyrillique correspondait lettre à lettre avec l'alphabet latin, autrement dit le nôtre. En pleine campagne un camion qui m'avait dépassé se gare. Le chauffeur en descend et me fait signe de m'arrêter. Il essaie de parler de mon voyage, confond les mâts de la tente avec une canne à pêche et me dit de monter dans le camion. Puis vient la phrase habituelle : "Dollars, Franks, Marks !". Il insiste un peu, je sors mes léva et il les rejette d'un air dégoûté. Un autre camion s'arrête, le chauffeur a les mêmes intentions. Je refuse, j'essaie de partir, je suis à leur merci. J'ai mon poignard à la portée de main dans la sacoche de guidon. Je sais que je ne peux m'en servir que comme dissuasion, sinon c'est la catastrophe. Tout se passe bien mais plus tard, je longe par deux fois des camps de Tziganes. Ceux qui sont au bord de la route me crie "MONEY" au passage. J'accélère l'allure, avec la réputation qu'ils ont, il ne serait pas bon tomber entre leurs mains. Mais cette réputation est-elle justifiée ?

Il commence à faire très chaud. La route que j'emprunte a un revêtement excellent. Au bord des routes des fontaines sont aménagées avec des bancs et permettent aux chauffeurs de poids lourds de faire halte. De nombreux et gigantesques panneaux sont disposés même enrase campagne et vantent le mérite du travail (sous la forme d'un garçon d'université, d'un homme à l'usine ou d'une femme aux champs), l'URSS (sous la forme d'une colombe et d'une main entourant la mappe monde), le parti (le marteau et la faucille, les portraits de Lénine) et les jeux olympiques de Moscou. Malgré la chaleur et les longues côtes, je roule vite. C'est l'époque des foins (fin mai) et la récolte est transportée dans de petites charrettes tirées par un âne. Les travaux des champs sont rarement mécanisés.

J'arrive à l'entrée de Veliko Tarnovo, ville où je dois théoriquement trouver un camping. Je traverse un quartier en construction avec des immeubles récents et au centre ville je vois un bureau de Balkantourist, l'agence de voyage bulgare. On m'indique où est le camping sur un dépliant touristique. C'est assez simple à trouver. Je prends le dépliant mais on me dit que c'est le seul de l'agence et que je dois le laisser ! Il faut que je relève les indications et je dois aller chercher mon stylo et mon morceau de papier. Je poursuis ma traversée de la ville et dans un endroit noir de monde, j'entends plusieurs "MONEY, CHANGE MONEY". Le change au noir se fait donc ouvertement. Je prends la route du camping, je demande plusieurs fois car je m'éloigne beaucoup, personne ne connaît. J'essaie plusieurs routes pour y arriver, ça monte beaucoup, il fait très chaud : pas de camping. Et presque chaque soir je passerai beaucoup de temps pour chercher le camping désespérément obligatoire dans les pays de l'Est. Personne ne connaît l'emplacement de ce maudit camping. La barrière de la langue rend les choses très difficiles. Je demande encore une fois et m'adresse à une jeune fille qui n'est pas habillée à la bulgare mais qui porte des vêtements colorés, légers, qui est très bien coiffée et très soignée. Je fais des gestes pour m'expliquer et elle me répond dans un français impeccable ! : "C'est le camping du motel que vous cherchez ?" "-Certainement." "-Il n'est pas loin, juste au dessus de la falaise mais vous devez redescendre jusqu'au pont et monter à gauche, il est à un km." "-Merci beaucoup; Vous apprenez le français ?" "-Oui, Au revoir." Et elle est partie. (...)

Extrait du texte de Pierre BRIVET

sur son Tour de l'Europe.